

sans bruit, et les deux prisonniers par terre. On les avait liés pour la forme, afin de montrer qu'ils étaient encore captifs. Là-dessus, l'un des chefs, prenant la parole, dit aux députés : " Ces deux jeunes hommes, que vous voyez, sont Iroquois ; ils ne sont plus Français : le droit de la guerre les a faits nôtres. Jadis, le seul nom de Français nous jetait la terreur dans l'âme, leur regard seul nous donnait de l'épouvante ; et nous les fuyions comme des démons qu'on n'ose approcher. Mais, enfin, nous avons appris à changer les Français en Iroquois. Ils sont encore Iroquois ; et tout présentement ils seront Français ; disons plutôt qu'ils seront Français et Iroquois tout ensemble ; car nous ne serons plus qu'un peuple." En disant ces paroles, il s'approche des captifs, brise leurs liens, qu'il jette par-dessus la palissade du Fort, et s'écrie : " Que la rivière emporte si loin ces liens, que jamais il n'en soit plus parlé. Ces jeunes gens ne sont plus captifs, leurs liens sont brisés ; ils sont maintenant tout vôtres." Puis il fit divers présents aux envoyés, selon la coutume des sauvages, qui sont censés donner ces objets, pour servir de mémorial des engagements qu'ils prennent et en attester la vérité. Il en fit un, pour marque de la pleine liberté des deux prisonniers ; quatre, au nom de quatre nations Iroquoises, pour signe qu'elles désiraient l'alliance des Français ; et tirant un collier de porcelaine, et le mettant en rond sur la terre : " Voici, dit-il, la maison que nous aurons aux Trois-Rivières, quand nous y viendrons traiter avec vous. Nous y pèterons sans crainte, puisque nous aurons Onontio pour frère." Les députés témoignèrent leur satisfaction, emportèrent les présents et ramenèrent Marguerie et Godefroy, en ajoutant que M. de Montmagny leur parlerait le lendemain, parce qu'il était déjà tard.

XIV.

M. de Montmagny fait des présents aux Iroquois, sans leur donner d'arquebuses.

Comme, depuis leur arrivée aux Trois-Rivières, ces barbares gardaient toutes les avenues, par la multitude de leurs canots, et n'avaient cessé d'exercer des hostilités contre les Algonquins qui revenaient de la chasse, les pillant, les tuant ou les faisant prisonniers, M. de Montmagny jugea que la crainte des armes des Français faisait souhaiter aux Iroquois d'avoir la paix avec eux, pour pouvoir massacrer ensuite avec plus de liberté, et même sous ses yeux, les peuples alliés à la France. Il résolut donc de n'accepter la paix qu'ils proposaient qu'autant qu'elle s'étendrait aussi à toutes ces nations. Mais, le lendemain, 11 juin, fête de saint Barnabé le vent et la pluie l'empêchèrent d'aller leur parler ; il s'embarqua donc, le jour suivant, dans ses chaloupes, chargées de soixante-dix hommes bien armés, et alla ainsi mouiller devant leur Fort. La mauvaise foi de ces barbares leur fit tirer avantage de ce retardement d'un jour, comme pour autoriser leur défiance ; et, au lieu d'aller chercher les députés de la paix,